

## Lettre de New York

Pierre Dansereau

Volume 6, numéro 3 (33), mai-juin 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Dansereau, P. (1964). Lettre de New York. *Liberté*, 6(3), 234-257.

## Lettre de New York

Mon cher ami,

Me voici donc dans ma troisième année de résidence à New York. Exil? Je pense que non, car le milieu académique américain, dès 1943, m'avait fait un accueil que je n'ai jamais connu au Canada. Accueil veut dire: occasion et moyens d'expression de moi-même et attention à mon message, et non pas honneurs. En ce qui concerne ceux-ci, le Canada ne me les a pas ménagés: décanat, doctorats honoris causa, vice-présidence d'un congrès international, etc. Ma mère américaine, d'autre part, m'avait introduit très tôt au milieu social américain (ma plume n'arrive pas à écrire "étatsunien", malgré le besoin logique que nous avons d'un tel mot). Une longue habitude de me nourrir de la littérature, du cinéma et de la science des Etats-Unis m'a conduit à écrire beaucoup en anglais. Assuré d'un auditoire plus grand et d'une réponse plus nourrie, j'ai même publié en anglais le plus fort pourcentage de ma production scientifique jusqu'ici. Exil? Non.

Ajouterai-je que, même au Brésil, même en Nouvelle-Zélande, j'ai trouvé en moi des adhésions spontanées aux coutumes et aux habitudes de ceux avec qui je vivais? que j'ai su *m'identifier* dans une certaine mesure à leurs problèmes culturels, institutionnels ou sociaux? Ceci était peut-être dû à la possibilité de ne pas assumer de responsabilité totale. Autrement dit: de combattre avec les collègues brésiliens ou néo-zélandais pour l'avancement d'une institution scientifique et même d'y rencontrer des adversaires spécifiquement politiques sans mettre en cause ma responsabilité quant au succès ultime.

Il n'y a là aucun manque de conviction, mais plutôt le sentiment de ne pas réellement *appartenir*.

Aux Etats-Unis, quand j'étais professeur à l'Université du Michigan (1950-55), je m'étais identifié totalement à l'université (il m'arrivait de dire "nous"), où je n'étais *d'aucune façon étranger*. Or les convictions qui me portaient à combattre (verbalement) McCarthy et d'autres réactionnaires dangereux, ou encore "Soapy" Williams et d'autres administrateurs dépourvus de courage et d'imagination, étaient loin de m'engager aussi profondément que mon opposition à l'autoritarisme du clergé québécois et du dictateur Maurice Duplessis ou à la béatitude de Sarto Fournier, maire de Montréal.

Le psychologue (averti ?) que tu es n'aura aucune peine à mettre le doigt sur les réflexes conditionnés que suscite cette comparaison de mes réactions dans les deux sociétés dont j'ai fait partie. Aussi suis-je tenté de ramener l'idée même de patrie à la force de ces impressions précoces (et *premières* à plus d'un point de vue) qui donnent une forme presque définitive à la sensibilité sociale en l'informant d'une *couleur locale*. Ce n'est peut-être que plus tard que commence à apparaître la patrie élective : L'Espagne pour le Français Montherlant et l'Américain Hemingway ; la France pour l'Argentin Jules Supervielle, le Roumain Panaït Istrati, le Grec Jean Moréas, et l'Américain Julien Green ; l'Angleterre pour le Polonais Joseph Conrad et les Américains Henry James et T. S. Eliot ; les Etats-Unis pour le Russe Vladimir Nabokov, l'Espagnol George Santayana, l'Anglais W. H. Auden. Je cite de grands noms, de grands écrivains parce que leur exemple peut se lire et s'analyser clairement dans une oeuvre. Dira-t-on que Conrad n'est pas moins Anglais que Hardy, que Julien Green est aussi Français que Mauriac ? que Eliot et Auden sont interchangeables ? D'autre part les oeuvres de Hemingway, Montherlant et Santayana sont impensables sans le décor spirituel de l'Espagne, mais l'Américain Nabokov n'est apparenté ni de près ni de loin à Sinclair Lewis ou à Scott Fitzgerald.

Je ne poursuivrai pas ce thème qui ferait l'objet d'un essai, d'une thèse de doctorat (de plusieurs thèses?). Il ne m'est pas nécessaire de me hisser au niveau de ces nobles figures pour me donner, comme à certains d'entre eux, un rôle de communicateur culturel. A l'heure de 1963, et malgré les interdictions d'un Jean-Marc Léger et d'un François-Albert Angers, je suis également à l'aise dans le monde de langue française (je ne dis pas latin) et le monde de langue anglaise (je ne dis pas anglo-saxon). Je parle et j'écris les deux langues chacune selon ses règles. (Je n'irais pas jusqu'à inviter Jean-Paul Vinay à en faire la preuve!). Il n'est peut-être pas surprenant que je me sois donné la mission de faire passer certaines informations et certaines valeurs de l'une à l'autre culture. Au Canada (mais aussi aux Etats-Unis, en Nouvelle-Zélande, en France) on m'a souvent invité à le faire. Mon oeuvre scientifique, quelle que puisse être sa valeur de découverte et d'innovation, se présente comme le véhicule d'une méthodologie composite. Mon allégeance précoce (1937) à l'Ecole de Montpellier n'a jamais été reniée à cause de l'emploi des concepts essentiellement américains dont je l'ai enrichie. Ceci a trouvé une expression générale (je ne dis pas définitive) dans mon livre "Biogeography, an ecological perspective" (1957). Cette synthèse (trop ambitieuse?) des fonctions et processus d'adaptation des êtres vivants dans l'espace et le temps s'inspire d'une alternance à court cycle de l'empirisme anglo-saxon et de la spéculation latine (cette fois, nous y sommes!). Me voici donc, moi, Canadien, comme naguère encore Lester Pearson devant les Nations Unies : interprète.

Comme tu le vois, mon cher ami, il n'est pas nécessaire d'être jeune pour se prendre au sérieux. (Ou bien est-ce cela même que veulent dire ceux qui me font ce douteux compliment : être resté jeune? Je n'y tiens pas : je t'en reparlerai plus loin).

Donc : à New York, j'ai un certain sentiment d'exil. Je suis peu en sympathie avec le climat politique des Etats-Unis

d'aujourd'hui : hystérie anti-communiste, conservatisme à tous crins, affairisme, etc. Je te reparlerai volontiers de ce qui se passe ici pour t'en donner une image telle que je la vois. Pour l'instant, disons que je considère les problèmes spécifiquement américains ("étatsuniens") avec un certain détachement (voir plus haut). Et c'est précisément ce détachement qui me fait regarder du côté du Canada d'un oeil envieux. Oui, c'est bien le mot juste !

10 octobre.

En y réfléchissant, je retrouve toutes les causes de mes irritations et de mes impatiences : la pusillanimité de mes compatriotes en matière de morale et de pensée ; la lourdeur et la rigidité des structures dans l'éducation ; le pessimisme, l'opportunisme et le formalisme en politique ; la mollesse et la facilité dans l'art et la littérature. Et quoi encore ? Mais ce qui masque tout cela, c'est le grand essor des dernières années : le renouveau artistique durant la guerre, économique et scientifique dans l'après-guerre, politique et religieux tout récemment. Tout cela provient de mouvements divers dont personne n'a fait l'histoire (ou ne peut la faire encore ?). J'ai été moi-même bien autre chose qu'un spectateur là-dedans, sauf de 1950 à 1955 et depuis 1961, et je suis, je l'avoue, un peu chagriné de me trouver désormais en marge. Et ce, d'autant plus que l'atmosphère du diocèse de New York, sans messes l'après-midi (et surtout jamais dialoguées !), avec son carême de l'ancienne et stricte observance, sa prédication digne de nos paroisses cossues 1950, est oppressante. Et non moins étouffante, la quasi-impossibilité de discuter politique. Il reste les sciences, les lettres et les arts, et nous avons des satisfactions sur ces plans-là. Y compris certains reportages et dialogues télévisés qui portent sur des sujets religieux et politiques et qui sont libres de la pression majoritaire et du savonneux tapage commercial.

Or, ce ne sont pas tellement mes impressions des Etats-Unis qui t'intéressent, ni même le rôle que je puis y jouer comme ("en tant que" ou "en"?) Canadien français. Ce sont plutôt mes impressions de ce qui se passe au Canada français. Outre que nous allons au Canada plusieurs fois par année, en congé ou en vacances, je poursuis également des travaux botaniques sur le territoire canadien. C'est ce qui m'a valu de me trouver en Gaspésie, l'été 1963, en temps utile pour participer à la *Première Rencontre de la Cascapédia* sous l'égide du Conseil des Arts à New Richmond, où nous avons échangé des propos qui me portent à m'expliquer davantage par lettre. Nous nous sommes retrouvés un peu plus tard à l'Estérel, au congrès annuel de l'*Institut Canadien des Affaires Publiques*. Ces deux occasions de prendre la température du Canada français m'ont beaucoup aidé à faire le point. J'ai beau lire tout ce qui se publie de revues (depuis l'*Action Nationale* jusqu'à *Liberté*) rien ne remplace l'échange.

Ceci dit, ce qui me préoccupe le plus c'est l'avenir de la confédération, le séparatisme (ou l'indépendance), le renouveau religieux, l'unification de l'éducation et la maturation de la recherche scientifique et artistique.

Ce dernier point mérite d'être considéré le premier, non seulement parce qu'il me permet de prendre mon départ sur un terrain qui est proprement le mien, mais surtout parce que les autres en relèvent. S'il est un phénomène qui domine, c'est la différenciation du Canada français sur tous les plans, l'émergence, enfin! de formes particulières et par conséquent nouvelles. Ce développement organique doit enfin quelques-unes de ses impulsions les plus authentiques à des forces intérieures et non à des emprunts! C'est peut-être cette maturité relative qui rend désormais plus difficile l'entente entre le Canada français et le Canada anglais. La différenciation (par les oeuvres accomplies) marque la divergence!

Je me plais à entendre dans cette constatation un écho d'un article que je publiais dans l'*Action Nationale* en 1937.

J'avais alors à choisir une voie. Les deux alternatives les plus en vue étaient l'action politique (compatible avec une carrière "libérale") et la recherche (compatible avec une carrière d'écrivain ou de professeur). Je ne m'attarderai pas à retracer mon histoire personnelle et ma fidélité souvent contestée à mon option de 1937. Mais je crois pouvoir me réjouir devant le spectacle de trois décennies qui ont produit chacune un certain nombre d'oeuvres qui sont des créations authentiques. La consistance de ces oeuvres (les romans d'André Langevin, les peintures de Jacques de Tonnancour, la musique de Maurice Blackburn, le journalisme de Jean-Louis Gagnon, le théâtre de Jean Gascon) nous offrent des points d'appui en-deça desquels on ne peut plus reculer. A ces oeuvres qui ont une forme proprement artistique et qui se trouvent du fait même fixées, observables et analysables en tout temps, il convient d'ajouter (et sur le même plan) les inventions et créations sociales telles que les structures institutionnelles dans le syndicalisme, l'éducation, l'église. Chaque génération de Canadiens français (et particulièrement celles qui ont atteint leur majorité depuis 1930) dispose donc désormais d'un répertoire de plus en plus étendu (et enfin plus divers !) d'oeuvres et d'institutions où l'individu se reconnaît ! La relative maturité de la culture canadienne-française de 1963 est donc affirmée par la solidité et la diversité des réussites.

Que tout cela soit malgré tout *absolument* pauvre, on ne peut en douter. Et qu'on ne puisse remonter très loin, c'est évident. Au moment où paraissait "Moby Dick", nous produisions "Les Anciens Canadiens", que je m'efforce péniblement de lire, en ce moment, et qui ne me plonge pas dans les angoisses du jeune Ismaël ! Quand je songe, tout de même à ce que nous étions et à ce que nous avons en 1930, je mesure le chemin parcouru. En témoin des trois étapes que cela représente, et en homme qui ne croit pas avoir dit son dernier mot (ni peut-être même avoir livré son message le plus crucial),

je regarde avec une certaine joie les différences et jusqu'à l'antagonisme qui distingue ceux de 30, de 40, 50, de 60 !

Julien Green écrivait récemment : "... nous qui voudrions parler à la génération qui nous suit, nous parlons souvent comme la génération qui nous précède et qui nous a légué son langage, ses effrois et ses interdits." Quand j'écoute les propos que tiennent les jeunes de la nouvelle vague, s'adressant à ceux de "Liberté" (qui sont dans la trentaine), traitant ceux de "Cité Libre" de "vieux messieurs", je me sens presque trop loin pour être entendu. Et pourtant, dans mon rôle de professeur, je le suis. Certains de mes anciens étudiants (pas élèves ! pas disciples ?) ont quarante ans, mais d'autres ont encore dans la vingtaine ! Dans mes meilleurs moments (ceux où je leur ai enseigné quelque chose) je n'ai été ni jeune ni vieux, ni préoccupé de me placer à leur niveau ou de les amener (je ne dis pas hausser) au mien. Dans mes meilleurs moments, mes expériences les plus vraies m'étaient *présentes*, non pas nostalgiquement passées. Mes moins bons moments étaient sans doute ceux où je me prenais pour Edouard Montpetit ou Jack Kérouac ! Et ceci parce que je forçais mon style et me manquais à moi-même. Le Prince de Lampédusa a écrit à soixante ans un ouvrage rédigé dans la langue de 1925. Cela date peut-être en 1960. Cela datera probablement beaucoup moins en 1975 et en 2000.

Cette différence de style entre les générations, elle est très sensible. Ceux qui viennent de passer le cap de la cinquantaine avaient formé le leur au début des années 30.

Nos prédécesseurs immédiats étaient les "Anciens d'Europe". Encore aujourd'hui je suis porté, si je ne m'en empêche, à caricaturer certains d'entre eux, à rejeter leur dilettantisme, leur bohème. Leur poursuite de la forme, dans la prison coloniale, a permis à très peu d'entre eux de vivre une vie authentique, du moins en public et dans leurs oeuvres. Ils ne sont pas tous physiologiquement des vieillards aujourd'hui, mais ils se ressentent encore d'avoir mûri dans une société qui ne leur



demandait rien et dont ils n'attendaient rien. Les vrais débats, les vraies beautés étaient ailleurs. Ce n'était qu'à condition d'être "exilés-sur-place" qu'ils participeraient au trésor universel. Ils n'en sont pas revenus.

Nous donc, qui avons vingt ans au début des années '30, nous avons été formés par eux. Ils nous auront donné pour toujours des aspirations esthétiques, un goût de la poésie (de l'éloquence aussi hélas !) qui ne nous quittera pas. Or, enfants de la "crise" économique, nous avons trouvé, à notre tour, un moyen de nous "sacrifier". Nous avons tous été touchés par le nationalisme. Plusieurs d'entre nous ont voulu d'abord "servir". (Que de guillemets ! ces mots ont pourtant un sens !). Nous avons trouvé des héros : Bourassa qui avait choisi de n'être pas historien, Marie-Victorin qui avait choisi de n'être pas écrivain, Edouard Montpetit qui avait choisi de n'être pas poète... A cette époque on pouvait se moquer de Déroulède mais pas de Barrès (que je soupçonne tel de mes contemporains de relire en 1963). Or les périodiques que nous lisions et dans lesquels nous écrivions n'avaient certes pas l'ésotérisme du *Nigog*, mais certains d'entre eux étaient très éclectiques. Je pense surtout à la revue *Les Idées* fondée par Albert Pelletier (un des meilleurs mentors de ma jeunesse !) et à *Amérique Française*. *L'Ordre* d'Olivar Asselin, éphémère et suivi par *La Renaissance*, étaient des journaux comme la France elle-même n'en avait peut-être pas produits. L'intolérance sélective de leur directeur permettait de parler de presque tout et sur tous les tons pourvu que la langue fut respectée. Je peux bien avouer tout de suite que c'est de cela que j'ai la nostalgie aujourd'hui. Mais nous n'avons pas tardé à nous embrigader, comme notre option en faveur de l'action nous y portait. *La Relève* était militante catholique, *Gants du Ciel* également, mais on y parlait de toutes choses et le ton des articles n'était pas trop uniforme. "L'Action Nationale" d'abord, continuant *L'Action Française* (de Montréal, pas de Paris), puis *La Province* donnèrent bientôt le ton. A côté de François-Albert Angers, du Père Arès, d'André Lauren-

deau, de Paul Gouin, il m'arrivait de douter de la force de mes sentiments et de renoncer franchement à la pureté en matière de nationalisme.

D'ailleurs, la génération suivante poussait déjà ; ceux qui allaient avoir vingt ans au début des années quarante se tournaient fortement vers le social plutôt que vers la politique, cherchaient une rénovation religieuse plus près de l'expérience que de la philosophie. Pour ma part, je respirais mieux à "Cité Libre" qu'à La Nouvelle Relève", moi qui n'aimais pas Claudel, qui ne comprenais pas Maritain et qui me méfiais de l'action catholique du Père Doncoeur. Je dois ajouter que je n'ai guère participé aux travaux sociaux et politiques de cette époque. Au cours de la décennie entière je n'ai à peu près rien écrit en-dehors de mon domaine professionnel. Je suis tout de même demeuré suffisamment en contact avec la vie publique et intellectuelle du Canada français (malgré des années entières à l'étranger) pour me nourrir de sa pensée et de ses oeuvres. J'avoue que je lisais les revues avec assez peu d'enthousiasme, car je n'ai jamais goûté l'apologétique et encore moins la polémique et je n'y trouvais presque rien qui en fût exempt. "Le temps n'est plus à la poésie . . . etc."

Engagé ou pas engagé ? je ne fais pas mon propre procès en ce moment. Tu le sais, car tu en as été témoin, je me suis déclaré en temps utile et à la face d'oppositions qui étaient assez puissantes pour me briser. En 1932-36, en 1956-60. Si j'étais un dilettante je considérerais avec moins d'angoisse la perspective que j'essaie d'éclairer en ce moment en contrastant le tempérament des quatre générations. Je le fais pour m'expliquer à moi-même ce que je ressens aujourd'hui face au bill 60 et au séparatisme.

15 octobre.

Les années quarante avaient apporté un fort courant européen au Canada français, surtout à Montréal. Des Français-de-France et des Anglais-d'Angleterre (hommes de science, di-

plomates, militaires, économistes) n'ont pas peu contribué à nous révéler à nous-mêmes en découvrant non seulement d'admirables paysages mais encore des habitudes de vie et de pensée qui avaient une valeur de civilisation ou tout au moins une valeur d'expérience et même d'expérience collective et consciente. Un André Langevin, un Jacques de Tonnancour, un Pierre Demers, un Maurice L'Abbé, un Pierre-Elliott Trudeau ont bien monnayé ces pièces-là pour nous. Si jamais on a pu croire que le Canada français et le Canada anglais arriveraient à se rejoindre c'est sans doute vers 1947-49. Nous nous étions révélés les uns aux autres à ce moment-là et un bon nombre d'entre nous arrivions à nous parler enfin avec une certaine franchise.

Pour moi, personnellement cela n'avait rien de très nouveau. J'avais toujours été très éloigné de la position francophile de certains de mes contemporains (par exemple Jean LeMoyne, Robert Elie, Paul Beaulieu, Pierre Dagenais, René Pomerleau) qui, chacun à sa manière attachait son char à l'étoile française d'une façon trop tendue, à mon gré. Le mien, le char, tirait à hue et à dia. Si Malraux posait les questions que je voulais poser, il y avait tout aussi bien Graham Greene. Si l'héroïsme de St-Exupéry m'attirait, je venais aussi de découvrir Kipling et Melville. Et il y avait le ton. Surtout le ton ! C'était au diapason de Lawrence (pas de Mauriac) que se déroulait mon dialogue intérieur. Mais littérature à part (et si révélateurs que soient ces modèles), une province de la sensibilité typiquement française me demeurait et me demeure extérieure : je ne parle pas de la susceptibilité pointilleuse de Marcel Proust (qui a son équivalent chez l'Anglais Ronald Firbank), mais plutôt de sa lucidité miroitante (qu'on retrouve chez Valéry et que Racine préfigurait) et qui me laisse un malaise proprement exotique, le même que peut créer à sa manière chez nous tous l'in vraisemblable politesse japonaise. D'autre part, les confidences de Thackeray, la naïveté romantique des Bronte, l'ennui bourgeois de Jane Austen et les moqueries de

Stephen Leacock ne me sont nullement un pays étranger, même si l'omniprésence du social et sa dominance sur l'individuel ré-introduisent le malaise auquel je fais allusion plus haut au sujet de Proust et Valéry.

Mais où en étions-nous ? Les années '40 ont passé vite. L'université, les écoles techniques, le théâtre (d'abord celui des Compagnons de St-Laurent), les beaux-arts se sont affirmés. L'édition, ayant pris un essor pendant la captivité de la France, ne l'a pas perdu complètement. La radio a maintenu son empire.

Or, tout cela n'était rien comparé à l'essor des années '50. Ici, il faudrait des pages et des pages pour dire mon enthousiasme pour la télévision. Le Canada français commençait à zéro comme tout le monde. Ici, pas de géneurs (genre Balzac, Shakespeare, O'Neill et autres géants). Tous petits-garçons au début, avec nos frondes et nos cailloux. Fugère et Guy Dufresne n'ont pas débuté au théâtre, Raymond Charette et René Lévesque n'ont pas vraiment été journalistes ; ils ont créé leur métier tout en l'apprenant, à la télévision. D'autres, comme Jean-Paul Vinay et André Laurendeau (même s'ils pratiquaient d'abord sur d'autres plateformes) ... Mais je m'arrête. Et il y eut aussi la naissance d'un cinéma indigène ! Et l'essor de la recherche scientifique où de jeunes équipes s'adonnaient à autre chose qu'à des inventaires et à des répétitions !

Radio, cinéma, télévision, recherche scientifique, tout cela sous l'égide de l'Etat fédéral, tandis que la Province de Québec s'enfonçait de plus en plus dans le sommeil de l'oppression duplessiste. C'est à cette situation paradoxale que je suis revenu (de l'exil) en 1955.

Quelle était donc l'humeur de ces années '50 ? Ce purgatoire de la dictature anti-sociale et anti-intellectuelle nous nous l'étions imposé comme l'Espagne Franco. Ça n'avait pas commencé dans un bain de sang, mais ça avait abouti pour les jeunes de '50 à un résultat assez analogue. Comment ne pas détester l'Autorité quand toutes les autorités ont l'air de se

conjuguer pour subjuguier ? Alors que ceux de '30 (et même ceux de '40 ?) se seraient peut-être contentés de substituer une autorité éclairée et bienveillante (le Duplessis de 1935) à une autorité décadente et corrompue (le Taschereau de 1935), ceux de '50 se sentaient bernés jusqu'à la nausée. Les commandements de l'Eglise, vidés de tout sauf d'un paternalisme sans noblesse ("je voudrais bien d'un roi qui se saurait roi" a-t-on dit), commandements réduits à des recettes de bonne conduite sans résonance et sans motif. Les directives de l'Etat rétrécies à des normes purement administratives, d'abord intègres quoique étroites et finalement cyniques et immorales. Quelle génération est-ce que ça pouvait engendrer ? Il n'est pas nécessaire d'avoir eu vingt ans entre 1950 et 1960 pour avoir laissé tomber un à un les appareils de la loi et de la morale traditionnelles. Pour les faibles le scandale et la répudiation, la chute dans le néant, ou bien l'accommodation facile. La chute dans le néant aussi, hélas ! pour beaucoup d'autres, moins faibles certes, mais exigeants et ne sachant vraiment pas comment se satisfaire. Pour d'autres enfin (et voilà l'aube de '60 !) la libération par la "prise de conscience".

Je vais essayer de te dire ce que cette expression signifie pour moi. Il n'y a pas de prise de conscience collective à moins qu'un certain nombre d'individus, dans leur for intérieur n'aient réglé certains problèmes vitaux, pas tous bien sûr, mais certains. Chacun avec des moyens bien à lui, pas à force d'emprunts, de formules et de permissions. Une fois rendus là, il faut qu'ils aient eu besoin de communiquer, de partager (oui cela beaucoup plus que de se rassurer). Il faut qu'ils aient été plusieurs et qu'ils aient eu confiance.

"Croyez-vous ce que vous croyez, ou croyez-vous ce qu'en dit le livre ? me croyez-vous, moi, votre professeur..." Depuis Socrate les "mauvais maîtres" ont poussé à l'eau des disciples qui ne savaient pas nager. Heureusement le Canada français des années '50 en a eu quelques-uns. Je pense à certains prêtres qui se sont refusés au jeu de vieilles femmes (de tous

âges et sexes) au confessionnal, et qui ont forcé le pénitent à la véritable pénitence de la contemplation de soi, de l'acceptation de la responsabilité, de la définition authentique et personnelle du péché, de l'attention réelle à l'appel de Dieu. Je pense à ces journalistes qui se sont refusés à toutes les partisaneries, qui ont mis plus d'application à être lucides qu'éloquents, qui ont dénoncé l'iniquité, discuté les prétextes des politiciens, exposé la suffisance des pontifes. Je pense à ces universitaires qui n'ont prêté leur témoignage qu'à la vérité, qui se sont refusés à une prudence chaque jour plus proche de la démission, à un silence trop près de la trahison. Je pense à ces écrivains qui ont enfin mis de la chair et du sang sur leur papier, inspirés (enfin !) par l'urgence de traduire artistiquement leur expérience et non pas par le jeu de rompre les interdits. Oui vraiment cette génération des années '50 a fait franchir une étape à la conscience collective. Cette génération connaît une confiance en sa propre expérience qui est la première de toutes les conditions nécessaires à la création et à la réalisation d'oeuvres individuelles et à plus forte raison collectives. C'est la condition aussi d'une morale authentique, d'une morale non exclusivement axée sur des principes abstraits.

La voilà, à mon avis, la prise de conscience. Elle me paraît plus complète chez ceux des années '50 que chez leurs prédécesseurs. Et pourtant les recherches individuelles et sociales des années '30 et '40 étaient nécessaires. (Je ne me poserai pas trop la question de savoir combien de mes contemporains et des tiens sont essoufflés à l'heure actuelle et arrêtés à 1939 ou 1949).

Le Canada français a donc fait du chemin depuis 1930. Cela n'est rien, évidemment en comparaison des étapes franchies par le Sénégal ou l'Algérie qui, au point de vue économique et social, portaient de plus loin (de plus bas?). Ils affirment aujourd'hui une maturité qui se manifeste dans tous les ordres. L'aération politique qui a débuté avec la mort de Duplessis mais qui ne s'est vraiment établie qu'avec l'avènement

du parti libéral (rajeuni !), a été le signe de plusieurs déclenchements sur des plans divers. Pour moi, le revirement le plus émouvant a été la conversion du cardinal Léger au cours de l'été 1960.

27 octobre.

J'y vois le signe le plus fulgurant de l'aboutissement des débats des années '50. Il n'y a qu'à parcourir la littérature distribuée par l'Archevêché de Montréal et les discours prononcés par les clercs et par certains pieux laïcs choisis par Son Eminence au cours de la "Grande Mission" (1959-60) pour être témoin des soubresauts d'un paternalisme agonisant. Là-bas, très loin, à Rome, il y avait Jean XXIII. Sa voix, entendue par les protestants, les agnostiques, les païens, les athées, a fini par atteindre quelques évêques. Je ne sais rien du drame qui s'est déroulé dans la conscience du cardinal, mais je lui prête un courage et une lucidité dont presque personne d'entre nous n'est capable. Je ne cherche pas ailleurs que dans son dévouement paternel (le vrai enfin !) cette volte-face qui n'a rien d'un reniement et tout d'une inspiration. La publication coup sur coup en 1961 de ses conférences ("Les origines de l'homme", "Réflexions pastorales sur notre enseignement", "L'évêque et l'unité") fait éclater l'écho d'expériences canadiennes-françaises antérieures qui n'avaient influencé qu'un groupe très limité : les enseignements du Frère Marie-Victorin (disciple du Teilhard du Chardin de la première heure), les réformes contre-carrées du Père Thomas Mignault, s. j. et du Père François Hertel (ex-s. j.), la révolution du P. G. H. Lévesque, o. p., et peut-être même la défense des laïcs par cet homme pieux entre tous que fut Olivar Asselin, sans parler évidemment du martyr le plus exemplaire de l'embourgeoisement de l'Eglise, Mgr Charbonneau.

Le cardinal n'a pas rapatrié à lui seul toutes ces pensées exilées ou aliénées, il s'en faut. Et les forces de la réaction ne

sont pas défaits. Il s'en faut, et de beaucoup. L'intégrisme le plus noir occupe encore la caserne. Beaucoup de portes sont encore fermées ; ce ne sont guère que les fenêtres qui s'ouvrent. Mais un air libérateur y entre.

Ce qui, peut-être, est le plus important, c'est le commencement de valorisation de l'expérience individuelle. Le fantôme du "libre arbitre" écarté avec la fin de la contre-réforme, nous voici en présence d'une morale qui ne règle pas tout à coups de principes et encore moins à coups de syllogismes scolastiques. Voici libéré un champ où l'on peut enfin regarder en face d'une part les disciplinaires catholiques qui se basent à la fois sur la lettre des dogmes et des commandements et sur l'appui que leur apporte la raison, et d'autre part les agnostiques qui se réclament de cette même raison raisonnable pour contester leur position. Je ne comprends que trop bien ceux de mes contemporains et surtout les plus jeunes que moi qui ont quitté l'Eglise, et je ne me scandalise pas des mauvaises raisons qu'ils se donnent parfois. L'expérience qu'ils vivent (et que quelques-uns osent vivre publiquement) nous a déjà enrichis beaucoup. Je soupçonne que tu te sens, comme moi, beaucoup plus près de la quête qu'ils font en ce moment dans notre milieu que des réclamations beaucoup plus orthodoxes de nos militants officiels.

Nous nous rencontrons avec eux sur des plate-formes de toutes dimensions et hauteurs. Et pourquoi pas dans la salle paroissiale ou même au séminaire ? Tu te rappelles que j'avais naguère écrit une "Lettre à un séminariste" (*Cité Libre*, décembre 1960). Cet essai m'avait valu plusieurs contacts avec des séminaristes et des jeunes prêtres. Il fallait s'attendre à ce que ceux qui se sont donné la peine de venir me voir fussent à peu près d'accord avec les positions que je prenais (je ne dis pas les idées que j'exprimais). J'espère que tu voudras bien croire que j'en ai été touché autrement que dans ma vanité.

Or, j'ai été instruit, aussi. Je me suis rendu compte jusqu'à quel point le séminaire continuait à être un cloître. Je n'ai



certes pas de mal à dire de la vie monastique et ce n'est pas à elle que je pense et encore moins au besoin de solitude que ne doivent pas perdre les prêtres (ni les savants !). Je pense au rapport et à l'échange du futur prêtre militant avec le monde dont il ne refuse pas de faire partie. Je ne crois pas manquer de respect pour sa vocation si je dis que l'étudiant en théologie est un étudiant comme les autres. A certains de mes interlocuteurs je proposais la construction d'un édifice de la Faculté de Théologie sur le campus de l'Université de Montréal. Je proposais une sorte de régime mixte qui mettrait ces étudiants (non vêtus prématurément de soutanes, s. v. p.) en contact quotidien avec les étudiants en médecine, en génie, en sciences, en lettres, en philosophie, en sciences sociales, etc. Tous, nous avons besoin de grandir et de mûrir ensemble ! quelle présomption que d'affirmer qu'un groupe de futurs prêtres n'a pas besoin de contacts avec "le monde" au cours de ses études professionnelles !

Avant d'entrer au "grand" séminaire, les voilà, au collège, poursuivant tant bien que mal, et comme les autres, leurs études, s'entretenant avec leurs contemporains des propositions soumises (imposées ?) par leurs professeurs, s'éduquant mutuellement, comme j'espère que nous l'avons tous fait. Les autres entrent à l'université et continuent cet apprentissage collatéral, se préparant à construire l'étage de l'édifice social qui leur est alloué. Mais l'étudiant en théologie sort de la société et de l'histoire pendant cette période. Je ne dis pas qu'il ne lit pas les journaux (*certain*s journaux !), qu'il ne voit pas de spectacles télévisés (*certain*s spectacles), qu'il n'entend pas de discours (*certain*s discours), qu'il ne rend pas visite à sa famille et à ses amis de temps en temps. Avec des plus et des moins, ces expériences sélectionnées lui sont permises, mais elles ne sont nullement données comme se rapportant à son développement intellectuel et spirituel. Elles sont proprement une distraction. Au cours de ces années donc, le séminariste cesse complètement de comparer son expérience et ses impres-

sions, de tester ses idées et ses convictions avec des membres des autres secteurs de la société, avec ceux-là mêmes qu'il est appelé bientôt à guider et à éclairer dans la conduite de leurs affaires les plus intimes ! Je déplore cet isolement qui prive le séminariste d'un sens de la réalité, qui l'empêche de se poser beaucoup de problèmes sous leur forme actuelle, qui le prive d'un apostolat (que je voudrais très indirect) auprès des autres étudiants. A ce point de vue j'ai été en mesure d'observer l'excellente influence d'étudiants religieux dans les diverses facultés (autres que la théologie) : la génération actuelle a su se débarrasser du faux respect qui entoure le clerc et l'isole. Les jeunes prêtres et frères (et mêmes quelques religieuses) se montrent bons camarades et fraternisent enfin sans condescendance.

Or, les séminaristes, étudiants en théologie, ont quelque chose à recevoir et quelque chose à donner. En vertu de quels principes une université catholique *prive-t-elle* la communauté de leur présence ? en vertu de quel principe les soustrait-elle au contact avec les autres ? Le Père Küng répondait récemment (*Réalités* No. 212, septembre 1963) à l'objection du "danger pour la vocation" et particulièrement au chapitre de la rencontre avec des femmes ! Allons-donc, la prêtrise n'est pas un refuge. La vie spirituelle vécue est plus dangereuse que la vie sociale, et de loin !

Or, si la prêtrise n'est pas un refuge pour l'individu, la tradition qui nous régit encore en fait une chasse gardée et la discipline qui y règne résout bien des problèmes personnels et collectifs en les niant. Le séminariste, abstrait de la vie collective pendant plusieurs années, accède au ministère et pendant de longues années proclame des vérités et administre des sanctions sans se mettre lui-même en cause. (Je ne nie pas que certains médecins et avocats, par exemple, font exactement de même). L'obéissance suffit à tout. Or, même ici, à New-York (un des bastions du conservatisme clérical) ce conformisme, et particulièrement l'exclusion explicite des laïcs de toute participation à la gouverne de l'Eglise, le joug commence à peser. Daniel Callahan,

dans un récent article (*The Commonweal*, 18 octobre 1963) réclame "une synthèse de la liberté et de l'autorité". Il prétend, avec raison me semble-t-il, que la liberté du prêtre et celle du laïc sont inséparables. Si la hiérarchie défend aux religieux de participer à des débats publics, de prendre part à des manifestations pour la justice comme elle l'a fait constamment aux Etats-Unis, quelle peut être la marge laissée aux laïcs, et quelle que soit la position qu'ils prennent? Callahan réclame des changements importants au niveau du séminaire. Je m'empresse d'ajouter qu'il y a des indices du changement qui se prépare: ainsi des religieuses piquetant sur la place publique dans les campagnes d'anti-ségrégation raciale!

Je me demande où nous sommes, au Canada français, à ce point de vue. J'ai été témoin (1955-61) d'initiatives et de déclarations par les étudiants des universités réclamant des changements auprès d'une hiérarchie immobiliste et soucieuse de paix politique et économique plutôt que d'éducation adéquate aux besoins du jour. Pareillement j'ai rencontré des étudiants en théologie qui étaient en désaccord avec les procédures qui les gouvernent, avec les recettes qui leur sont dictées et même avec le régime de vie qui leur est imposé.

Ils ont un rôle plus difficile que jamais à jouer. Leurs prédécesseurs pouvaient compter sur une obéissance formelle qui se superposait à un scepticisme latent et qui recouvrait une tiédeur de tout repos. En 1963 il y a encore beaucoup de Canadiens français qui sont des catholiques de cette trempe. Mais il y en a d'autres qui se posent — et publiquement encore (voir le touchant témoignage de Jacques Hébert dans *Cité Libre* d'octobre 1963) — les vraies questions. Et puis il y a les agnostiques et les athées plus ou moins militants qui, de bonne ou de mauvaise foi, posent aussi des questions auxquelles on ne peut plus répondre uniquement par des mots.

C'est à cette situation intellectuelle et spirituelle que je pensais quand j'écrivais, au début de cette lettre, que j'étais

quelque peu envieux des Québécois du Québec qui se trouvent activement plongés dans un conflit aussi noble.

Or, le troisième panneau de ce triptyque est politique, et son éclairage actuel c'est la menace du séparatisme. Vus de loin, les partis traditionnels semblent faire de la surenchère pour rallier les sentiments (et donc les votes) des indépendantistes.

Il y a quelque chose de changé au pays du Québec.

Mon premier contact avec le séparatisme remonte au début des années '30. A ce moment-là j'ai été brièvement nationaliste, avec les "Jeune-Canada". Un de mes camarades, Dostaler O'Leary (et surtout son frère Patrick) était porté vers cette solution. Le groupe des "Jeunesses patriotes" s'affichait comme séparatiste. J'ai moi-même offert ma démission aux Jeune-Canada quand ils se sont orientés vers cette position. Le socialisme et l'internationalisme avaient dès lors ma préférence.

Or, ne voilà-t-il pas qu'en 1960 un groupe d'intellectuels canadiens-français a l'air de tenir ce langage (je ne cite pas textuellement): "Par ces temps de communication et d'interdépendance internationale, les Etats cèdent des parties importantes de leur souveraineté. On ne voit pas pourquoi le groupe canadien-français (laurentien?) apporterait son allégeance aux Nations Unies en passant par la majorité canadienne-anglaise au lieu de prendre part directement au concert des nations." Aucun séparatiste ne s'est exprimé exactement en ces termes, à ma connaissance, encore que ce soit la tendance, il me semble, des collaborateurs de *Liberté* (et sans doute de *Parti-pris* que je n'ai pas encore vu).

A côté de cela, il y a une gamme qui va rejoindre les terroristes, semeurs de bombes, en passant par toutes les sortes de nationalistes, des plus positifs aux plus négatifs. Je n'ai aucun moyen de savoir si ces derniers sont prépondérants. Certains d'entre eux semblent de bonne humeur et de bonne compagnie. Ainsi, j'ai photographié en Gaspésie cet été, un mur de grange où l'on pouvait lire: "On vous aime, les Anglais, mais "QUEBEC LIBRE!!!" Alors quoi? A ce compte-là, tout irait bien! Je

n'aurais qu'à dire à mes amis Eugene Forsey, Frank Scott et Michael Oliver: "Merci beaucoup, et au revoir. Ce sera pour une autre fois. Vous avez fait ce que vous avez pu; mais vous étiez trop peu nombreux, c'était trop peu, et il est maintenant trop tard. Ce que j'ai voulu faire *avec vous* j'y renonce aussi. Demeurons amis, mais séparons-nous." En fait, le mois dernier, j'ai dit la moitié de cela à Michael Oliver: "Vous avez plus besoin de nous que nous n'avons besoin de vous." Il en a été blessé, je crois, car il a cité ce propos au cours du symposium tenu à McGill la semaine dernière sur l'avenir de la Confédération. Je comprends son chagrin et suis prêt à m'excuser d'en être la cause, car entre amis on ne se parle pas de pouvoir. Et il est à espérer que le conflit, dans sa forme nouvelle, ne se réglera pas par la force. Je n'irai pas jusqu'à reconnaître, toutefois, que cet argument ("avoir plus besoin de nous que nous n'avons besoin de vous") ne nous a jamais été fait. En 1935 les Canadiens français se le faisaient prophylactiquement. De toutes façons il est bien dans la manière britannique (même dans sa version canadienne, disons donaldgordonienne) de s'appuyer sur un tel argument sans jamais l'exprimer verbalement. Or, que nous, à notre tour, et selon notre manière plus explicite, nous exercions une pression visible que supporte notre force numérique, culturelle, économique et politique, rien de plus normal. Les séparatistes le font en dressant des catalogues de revendications et au moyen de dénonciations plus ou moins virulentes. Ainsi Marcel Chaput, Raybond Barbeau, Gérard Raymond, Jean-Marc Léger.

Or, j'ai l'impression que ces messieurs apportent beaucoup moins d'eau au moulin que Gérard Pelletier, André Laurendeau, René Lévesque et Marcel Faribault. Chacun d'entre eux atteint un auditoire qui n'écoute guère les trois autres. Les intellectuels et les universitaires sont tout oreilles en tout temps, bien entendu.

Ce qui me paraît dominer, dans les propos que je lis et dans ceux que j'entends quand je vais au Canada, c'est le désir

de l'autonomie éventuelle. On dirait que le but est fixé et que même s'il était atteint prématurément, les hésitants d'aujourd'hui seraient disposés à s'y rallier demain. J'ai beaucoup plus entendu de réserves sur le plan des faits, des difficultés, des obstacles que des principes. Je n'ai pas rencontré grand'monde qui m'ait donné l'impression, s'il devait céder à la pression séparatiste, de devoir renoncer à un autre idéal.

Assurément, la montée de l'indépendantisme nous oblige à prendre position, et selon notre âge, notre profession et notre histoire politique personnelle, nous avons à nous justifier d'une façon différente.

Les nationalistes du type Jean-Marc Léger n'ont pas plus de difficultés dogmatiques, morales, sociales ou politiques que n'en avaient Charles Maurras ou Léon Trotsky. Ils ont une certaine logique pour eux. Ils s'y cramponnent comme à la corde d'un ski-tow. "There is no way but up!" Hop, donc!

Pour les gens de gauche ça va peut-être moins bien. Je veux parler de cette gauche de gauche bien canadienne à laquelle je suis malgré tout attaché et sans laquelle je ne me retrouve pas chez moi au Canada. Et ici je parle du Canada tout court, "a mari usque ad mare". Ma foi dans le socialisme est désormais moins vive et moins entière qu'elle n'était entre 1935 et 1950. Si je n'ai pas encore succombé à l'interprétation américaine qui le prétend dépassé, il me faut bien constater qu'au Canada d'autres partis (oui, même les conservateurs!) lui ont "volé son tonnerre". Sa force de démocratisation se perd à mesure que les unions ouvrières sur lesquelles il s'appuie deviennent plus fortes et plus bourgeoises. Mais la grande question est de savoir comment il viendra aux prises avec la décentralisation politique, administrative et fiscale à laquelle n'importe quel gouvernement canadien devra forcément souscrire pour assurer la survie du Canada.

Dans quel camp cela rejette-t-il ceux qui, comme moi entre 1935 et 1960, ont été les avocats d'une politique de confiance? En 1956 j'applaudissais M. St-Laurent lorsqu'il faisait son offre

d'aide fédérale aux universités. Je ne redoutais aucunement l'ingérence fédérale et l'influence anglaise. Je pensais, et je pense toujours, que le Canada français ("condamné à survivre", disait notre ami Michel Brunet) s'affirmera ou dépérira selon la qualité de ses oeuvres et des hommes qui les produisent. La production des quinze dernières années (et pourtant Duplessis n'était pas Louis XIV) est rassurante.

Retournant alors contre eux l'argument de mes jeunes amis de la gauche indépendantiste, je suis porté à leur dire: "Quel saut voulez-vous faire? à quelle épreuve de vos forces allez-vous vous prêter? Le grand jeu international n'est pas prêt à être joué d'ici quelque temps. J'admets que vous n'êtes pas, comme moi, un décolonisé, puisque vous êtes nés entre 1930 et 1940. Moins que moi encore vous ne vous sentez chez vous à Toronto et à Vancouver. (Demandez à John Steinbeck s'il est chez lui en Louisiane et à Salvador de Madariaga s'il est chez lui à Madrid). Mais de votre propre aveu vous n'en demandez pas tant: vous voulez être tout-à-fait chez vous à Montréal. André Malraux vous disait, il y a quelques semaines, d'y aller, de le créer ce Montréal, de le faire à votre image, ce Québec, de ne pas le laisser fabriquer par d'autres. Or, en vertu même du déclin des cultures spécifiquement nationales, ce Montréal doit être grand ouvert. (Regardez la Place des Arts: les décorations de Jordi Bonnet sont-elles moins "canadiennes" que celles de Louis Archambault?). Voulez-vous vraiment mettre fin à l'aventure canadienne avant qu'elle ait pu atteindre l'état exemplaire? Voulez-vous supprimer notre ami-ennemi intime définitivement? celui qui nous sert à nous affirmer, que dis-je: à nous définir? Que devenons-nous sans lui?

Non. Je ne rêve pas d'indépendance ainsi entendue, mon cher ami. Peut-être surtout à cause des raisons que je te donnais au début de cette lettre: participation à deux cultures au point d'avoir contribué à l'une et à l'autre. Un Canada divisé me retrancherait une partie de moi-même.

Il ne me vient pas à l'esprit de m'offrir en exemple, puisque j'ai reconnu au départ ce qu'il y avait d'inimitable dans

l'expérience de chaque génération. Le conditionnement de l'histoire, cependant, ne me paraît pas tant que ça inévitable. Comme professeur d'université, il me faut bien conserver un minimum de confiance dans ma fonction de tuteur. Autrement il n'y aurait qu'à dire aux jeunes: "Vivez le présent! Faites vos propres erreurs, les vôtres et non les nôtres!" Ceci je l'ai dit souvent (non sans offenser quelques collègues!). Mais je n'ajoute pas: "Vous trouverez le reste, si ça vous amuse, à la bibliothèque."

Non, j'ai plutôt envie de leur dire: "De quoi vous privez-vous? à quoi renoncez-vous? Vous voulez aller plus loin que nous? Mais, allez-y donc! et jusqu'au bout d'une aventure qui pourrait être éclatante et exemplaire! N'admettez pas l'échec, ne brisez pas l'élan du Canada! N'acceptez pas les solutions faciles et les rapiécages officiels de la constitution. Exigez que tous les Canadiens contemplent en face leurs problèmes et se donnent de bonnes raisons de leur trouver des solutions accordées au rythme international des années 60. Mais ne tournez pas le dos!"

Tu me demandais ce que l'on pense, ici, du mouvement séparatiste? La réponse est bien simple. On n'en pense rien. On ne proteste pas trop fort contre les activités des terroristes à Montréal au moment où dans le Mississippi et l'Alabama le même phénomène se produit. Mais on n'y comprend rien.

Alors, je répète un petit discours que j'avais fait à Vancouver et en Nouvelle-Zélande en 1961: une récapitulation de l'histoire du Canada français, agrémentée de comparaisons avec des situations locales (les Japonais, les Maoris, les Noirs). Au sujet des extrémistes (pourtant si bien nourris, "pourtant heureux") je leur cite la réflexion de mon ami Jean Simard, à Stanley House: "Le Canada français a la nostalgie de la violence..."

Cela les laisse songeurs, car sous toutes ses formes la violence triomphe aux Etats-Unis: dans les sports, au cinéma, dans la police et ailleurs. Le rôle des Américains comme libérateurs, et singulièrement dans la lutte anti-coloniale, ne leur permet



pas de prendre parti solidement et à priori contre les prétentions du Canada français à l'indépendance. Mais le succès de la formule unitaire (point de vue culturel) dans leur pays les rend impatients devant les revendications minoritaires. Ils ont longtemps considéré la ségrégation comme une solution toute faite. Mais la faillite complète du "separate but equal" les a conduits à l'intégration. La plupart d'entre eux croient que ces deux mouvements successifs sont un fait accompli au Canada. Ils sont un peu surpris de constater que le drame est inachevé. Le mouvement des "Black Muslims" qui refuse l'intégration leur donne à réfléchir. James Baldwin ("The fire next time") leur a annoncé que les Blancs sont bien plus malades que les Noirs. Ils y réfléchissent actuellement.

Je disais à des amis américains, l'autre jour, en regardant par la fenêtre de mon bureau d'où l'on voit se dérouler la ville immense: "Les derniers jours de Pompéi..." Ils n'étaient pas d'accord. Mais ils n'avaient pas envie de blaguer, tout de même. Et alors? si les nations actuelles n'en ont pas d'avenir, pas du tout? quelle partie peut jouer l'individu, le condamné à mort? N'ayant pas d'enfants, je peux laisser sans réponse un certain nombre de questions d'ordre pratique. Mais comment dois-je vivre? Je suis résident permanent des Etats-Unis, officiellement "resident alien". Cette aliénation officielle fait-elle de moi un Américain trop bien payé, nourri et logé, accepté par ses collègues et ses voisins; qui se paye le luxe de parler, de lire, d'entendre une autre langue, de collectionner quelques objets d'art et des livres, de faire pensivement des conférences et des essais, des dessins et des publications? Et d'écrire des lettres? Ou bien, ai-je juste le temps d'arracher ce vêtement de dilettantisme pour aller à l'encontre de la catastrophe?

Dis-moi ce que tu en penses. J'ai dû répondre à bien plus de questions que tu ne m'en avais posé!

Cordialement,

*Pierre DANSEREAU*